

Faire son cinéma

Catherine Breillat, *Pornocratie*, Denoël, 144 p.

Anne Brochet, *Si petites devant ta face*, Seuil, 144 p.

Michael Cimino, *Big Jane*. Traduit de l'américain par Anne Derouet, Gallimard, 192 p.

Bernard Giraudeau, *Le marin à l'ancre*, Métailie, 216 p.

Marina Vlady, *Ma cerisaie*, Fayard, 352 p.

Francine Bordeleau

Number 183, March–April 2002

Les médiatiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17692ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (2002). Faire son cinéma / Catherine Breillat, *Pornocratie*, Denoël, 144 p. / Anne Brochet, *Si petites devant ta face*, Seuil, 144 p. / Michael Cimino, *Big Jane*. Traduit de l'américain par Anne Derouet, Gallimard, 192 p. / Bernard Giraudeau, *Le marin à l'ancre*, Métailie, 216 p. / Marina Vlady, *Ma cerisaie*, Fayard, 352 p. *Spirale*, (183), 24–25.

FAIRE SON CINÉMA

PORNOCRATIE de Catherine Breillat

Denoël, 144 p.

SI PETITES DEVANT TA FACE d'Anne Brochet

Seuil, 144 p.

BIG JANE de Michael Cimino

Traduit de l'américain par Anne Derouet, Gallimard, 192 p.

LE MARIN À L'ANCRE de Bernard Giraudeau

Métailié, 216 p.

MA CERISAIE de Marina Vlady

Fayard, 352 p.

L'UN DES voisinages les plus célèbres, et les plus réussis, de la littérature et du cinéma, demeure incontestablement Jean Cocteau. De fait, l'homme était d'abord écrivain, et ceci explique sans doute cela. Si de plus en plus d'acteurs et de cinéastes investissent aujourd'hui le genre littéraire, c'est pour se réinventer en écrivains souvent mineurs, en auteurs d'un seul livre plus ou moins raté. À cet égard, l'acteur britannique Derek Van den Bogaerde, mieux connu sous le nom de Dirk Bogarde, constitue une exception : parallèlement à des films tournés sous la direction des Joseph Losey, Luchino Visconti, Liliana Cavani, Alain Resnais, il a laissé une œuvre composée de quatre ouvrages autobiographiques et de cinq romans.

Bogarde parlait de ce qu'il connaissait, mais en parlait bien, en ne dédaignant pas jouer au critique social qui sait porter un regard aigu sur certains milieux snobinards et privilégiés. L'un de ces milieux était bien sûr Hollywood, que l'acteur avait plutôt en détestation.

Les professeurs, lorsqu'ils écrivent, mettent souvent en scène leurs collègues, réels ou imaginaires. Les journalistes résistent rarement à la tentation de se projeter dans un double réalisant une grande enquête de calibre international. *Et caetera*. Dès lors, on ne s'étonnera pas que les gens de cinéma nous conviennent à des fictions fortement assaisonnées d'autobiographie où se côtoient, sans que la littérature y trouve son compte, des personnages d'acteurs et de réalisateurs en perpétuelle crise narcissique.

Fort heureusement, certains semblent trouver que l'autoanalyse a fait son temps. Ceux-là, ce sont par exemple les cinéastes Catherine Breillat et Michael Cimino, l'acteur-cinéaste Bernard Giraudeau, les actrices Anne Brochet et Marina Vlady. À cause du hasard des programmes de publication, leurs livres sont parus à peu près en même temps. Ces livres ne se ressemblent en rien. Ainsi, pendant que le *Pornocratie* de la sulfureuse Catherine Breillat présente un huis clos

sexuel qui apparaît comme l'inversion de la proposition faite par Marguerite Duras dans *La maladie de la mort* (Minuit, 1983), *Ma Cerisaie*, septième livre de l'actrice d'origine russe Marina Vlady, est une saga où les personnages de Tchekhov se profilent en arrière-plan. De fait, toutes deux forment, avec Cimino, Brochet et Giraudeau, un quintette dont les œuvres n'ont rien en commun si ce n'est, sans doute, la volonté d'investir véritablement la littérature et l'écriture.

Fracasser les images d'Épinal

Bernard Giraudeau n'est certes pas l'auteur le plus flamboyant de ce groupe disparate. Hormis des contes pour enfants, *Le marin à l'ancre* est le premier livre de cet acteur qui, parvenu au seuil de la quarantaine, a sabordé avec un plaisir évident son image jusque-là un peu insignifiante de joli cœur du cinéma français. Tout en s'appropriant des rôles plus denses, il réalise en 1990 un premier film, *L'Autre*, tiré du roman d'Andrée Chedid. Aujourd'hui, grâce au *Marin à l'ancre*, récit épistolaire truffé d'évocations de Michaux, Cendrars, Bruce Chatwin, on découvre non seulement que Giraudeau fréquente depuis longtemps la littérature, mais qu'il écrit aussi depuis un bon moment. De fait, l'acteur-cinéaste né en 1947 à La Rochelle est grand voyageur et écrit, à compter de 1987, des chroniques de voyage qu'il adresse, sous forme de lettres, à son ami Roland cloué dans un fauteuil par une maladie incurable. Ces lettres échelonnées sur dix années, et soigneusement retravaillées avec l'éditrice Anne-Marie Métailié, forment la matière du livre.

Giraudeau voyage pour son ami immobile. En Asie, en Afrique, à Hawaii ressurgissent les souvenirs du marin de quinze ans qu'il fut — les « rues mortes où on emmenait les filles », le « plaisir furtif, caché, pas toujours partagé »... —, et qui s'emmêlent au présent. En repérage pour *L'Autre*, « un film qui désespère de voir la moindre file d'attente à l'entrée des cinoches », ou pour *Les*

caprices d'un fleuve, qu'il réalisera en 1996, Giraudeau parle cinéma, forcément, mais sans narcissisme aucun. S'il confie ses « excitations d'enfant », ses « peurs délectables », il reste toutefois attentif à son ami; s'il raconte, c'est en somme pour l'autre qui bientôt ne pourra plus voir, ne pourra plus bouger qu'un doigt...

Le marin à l'ancre est un livre généreux, sensible, qui par surcroît révèle un véritable talent d'écrivain. Ce talent est également décelable chez Anne Brochet, dont *Si petites devant ta face* constitue le premier roman. Mettant en scène une narratrice de six ans passablement dégourdie, Anne Brochet n'est pas sans offrir quelque parenté avec Howard Buten (*Quand j'avais sept ans je m'ai tué*), Raymond Queneau (*Zazie dans le métro*) et Réjean Ducharme (*L'avalée des avalés*). Mais sa Marion, enfant à la verve assassine, a une manière bien à elle de dire les choses. « C'est dur de constater que sa propre mère est une imbécile », pense-t-elle dans son for intérieur. En attendant que quelque chose survienne, qui lui donne « envie de rentrer à la maison » après l'école, Marion cultive la détestation. Elle n'a qu'indifférence pour son père et ses frères, que mépris pour sa grand-mère, et peut-être une vague pitié pour sa mère.

Avec *Si petites devant ta face*, Anne Brochet affirme déjà un style vigoureux et jouissif, de l'acuité, et une conception assez singulière de l'enfance. Chez sa narratrice, en effet, la candeur le dispute à la méchanceté, Barbie et Dieu existent côte à côte, et le délire apparaît comme l'une des formes de la lucidité.

La force des femmes

Rien n'évoque, dans ce premier roman d'Anne Brochet, la comédienne qu'elle est. *Ma Cerisaie*, de Marina Vlady, n'établit pas la même distance. Mais l'écriture de cette saga s'attardant au destin de quatre générations de femmes russes puise en réalité à de multiples sources, dont les origines mêmes de l'auteure.

Son récit prend appui sur deux grands pères temporels : la toute fin du XIX^e siècle, soit le moment où Tchekhov entreprend l'écriture de *La Cerisaie* (qui sera achevée en 1903), et les années 1950, alors qu'une jeune actrice joue dans la représentation française de la pièce. De fait, Vlady utilise à bon escient le côté politiquement et socialement visionnaire de *La Cerisaie* puisque sa rédaction symbolise ici le premier effondrement de la société russe traditionnelle. Quant à la représentation de la pièce en France, elle correspond à la déstalinisation.

De la famille d'aristocrates imaginée par Marina Vlady, Lioubov Andreïevna est la matriarche. Elle a quarante ans lorsque s'ouvre le roman, et est en route pour la France où l'attend son amant. Pour cette aristocrate ruinée qui n'a pu sauver son domaine, la Cerisaie, de la vente aux enchères, ce départ ressemble à une fuite. De toute façon, la Russie grogne et gronde, les signes avant-coureurs de la révolution sont tangibles. Les mutations de sa société n'effraient pourtant pas Lioubov, que Marina Vlady dépeint comme une femme audacieuse et anticonformiste. D'ailleurs, les femmes de *Ma Cerisaie* ne craignent pas grand-chose : extravagantes toujours, sentimentales souvent, pathétiques parfois, elles traversent le siècle et ses soubresauts avec une vitalité déconcertante. À côté d'elles, les hommes apparaissent plutôt pâlots...

Ma Cerisaie, roman au demeurant fort joliment raconté, appartient à la littérature populaire intelligente. L'Histoire s'incarne dans les destins individuels, les tribulations de personnages hauts en couleur donnent sa tension au récit, bref l'auteure montre qu'elle sait maîtriser les conventions de la saga. En prime, Marina Vlady présente une version peu manichéenne de son Histoire nationale et offre, pour qui sait la détecter, une relecture de *La Cerisaie*.

L'héroïne de Michael Cimino n'est pas en reste d'excentricité. Si les femmes de Vlady parcourent une partie de l'Europe, de la Russie profonde à la banlieue parisienne, celle de Cimino, le réalisateur qui tourna en 1980 *Heaven's Gate*, l'un des échecs les plus ruineux de tout le cinéma américain, sillonne les routes des États-Unis avant de s'embarquer pour la Corée.

Il faut dire que *Big Jane*, son premier roman, Cimino l'a campé dans l'Amérique du début des années cinquante, en 1951 plus précisément. *Big Jane* est très belle, très grande — d'où le *Big* —, très volontaire. Par comparaison avec elle, les voisins ont rebaptisé son père « *Little Jane* » ! Donc *Big Jane*, à dix-neuf ans, en a un jour assez de l'entourage de ploucs qui est le sien, de son père « *maigre et l'air bougon* » mais tyrannique, et entreprend de traverser les États-Unis d'est en ouest sur une moto, cramponnée au dos de Billy. *On the Road*, en somme, quelques années avant Jack Kerouac et Neal Cassady.

La route est cruelle et Billy, qui rêve de gloire en composant ses balades, est hélas condamné à mourir jeune. *Big Jane* poursuit seule son périple qui comporte une étape obligée à Hollywood — Cimino, à l'évidence, ne pouvait passer à côté —,

la « *réserve nationale des cinglés* ». Se fait des amis, en perd d'autres. Et finit par aller combattre en Corée, où la guerre fait rage.

Big Jane est écrit d'une façon un peu brouillonne et précipitée, mais ce style colle bien à la folle cavalcade de l'héroïne. Et si, depuis Kerouac justement, le thème de la route est surexploité par la littérature, Cimino aura contribué à son renouvellement en l'utilisant comme toile de fond au parcours initiatique d'une jeune femme.

L'énigme du féminin

Pour sa part, Catherine Breillat n'en est pas à ses premières armes en littérature, loin s'en faut. Depuis 1968, où elle publiait *L'homme facile*, son premier roman, elle a écrit sporadiquement, mais a réussi à édifier une œuvre comportant près d'une dizaine de titres parmi lesquels on trouve *36 Fillette*, dont elle a tiré auparavant *Romance*, l'un des films les plus exaspérants qui soient.

bien, bacchanale infernale, devenue. Ainsi lascivement arboré comme un signe de piste, son destin marécageux et diabolique appelle l'éviscération comme la mise à nu du problème féminin. »

Le huis clos proposé par Catherine Breillat s'appuie sur un postulat : la haine viscérale, plutôt naturelle que culturelle — telle est du moins l'hypothèse retenue par *Pornocratie* —, qu'entretiennent les hommes à l'égard des femmes, « *la haine infinie et constante qui unit l'homme à la femme dans le coït* ». Soit. La mise en scène du corps féminin scruté par tous ses orifices, humé dans toutes ses douceâtres et écœurantes odeurs, la mise en scène de ce corps dont la seule vue suffit à provoquer des fantasmes de violence et de meurtre, sert à attester l'hypothèse. Rien, pourtant, ne sera élucidé. Assurément provocante, Breillat n'en reprend pas moins un discours dont les termes ont été posés de plusieurs façons au cours des années soixante-dix et quatre-vingt. Ce discours, il est vrai, jouit d'un regain sur la scène



Par avion de F. et B. Haxhillari, 1999

DR

Depuis longtemps, Breillat poursuit une réflexion sur la sexualité, les rapports entre hommes et femmes, la pornographie. Le tout récent *Pornocratie* constitue donc, pour l'heure, le point d'orgue de cette réflexion. La trame de ce récit récupère, à toutes fins utiles, celle imaginée par Marguerite Duras. Dans *La maladie de la mort*, un homme payait une femme pour lui faire l'amour jour après jour et ainsi apprendre enfin l'indicible du désir, de la sexualité. Dans *Pornocratie*, une femme paiera un homosexuel pour qu'il la regarde, jour après jour, là où elle n'est « *pas regardable* ». « *Ce sera chair* », répond-il. Voilà déjà, au commencement du récit, l'un de ces mots d'esprit vaseux qui feront tiquer...

Breillat a parfois le sens de la formule. « *Votre chance c'est de ne pas aimer les femmes, vous n'êtes pas encore méchant* », sera-t-il par exemple dit au garçon. La suite sera cependant moins heureuse, qui ne ménage ni les lieux communs, ni la loquacité, ni l'exploitation outrancière d'un champ sémantique usant des béances et autres sanguinolences. Ainsi : « *Et donc la femme ainsi s'offre non pas seulement à l'ouverture de son sexe par celui de l'homme, mais à l'éventration normale comme suite de la béance géante de ce sexe-là tout entier qu'elle est bel et*

littéraire, à peu près depuis la parution de *Baise-moi*, le célèbre *road movie* féminin de Virginie Despentes où s'amalgamaient érotisme cru, violence sexuelle et cynisme.

À côté de *Pornocratie*, les livres de Giraudeau, Vlady, Brochet et Cimino — de même que ceux de la majeure partie des écrivains composant la scène littéraire — apparaissent plutôt policés. Cinéaste et écrivaine de l'excès, Breillat n'a de cesse de repousser les limites et sa démarche — l'exploration, d'un point de vue féminin, de la sexualité et de sa mise en scène —, poursuivie à travers romans, récits et films, conduit à une œuvre d'une cohérence exemplaire et qui, parce qu'elle n'est nullement insignifiante, ne peut être balayée du revers de la main. Et le propos de *Pornocratie*, bien qu'il ne soit pas neuf, se fonde sur un réel dont l'expression et la représentation, ici outrancières, dérangeant toujours. Contrairement à ses autres collègues en cinéma, Catherine Breillat utilise le livre comme véhicule politique. En ce sens, elle fait œuvre utile, même si cela ne sauve pas *Pornocratie* de ses défauts stylistiques et de ses exagérations qui, à force, finissent par exaspérer autant que *36 Fillette*.

FRANCINE BORDELEAU